

**Pierre Pelot**

collaboration scientifique

**Yves Coppens**

**AVANT LA FIN  
DU CIEL**

**SOUS LE VENT DU MONDE**

**roman**



**DENOËL**

extrait de la publication



***AVANT LA FIN DU CIEL***

DE PIERRE PELOT  
AUX MÊMES ÉDITIONS

Ce soir, les souris sont bleues  
Les caïmans sont des gens comme les autres  
Hanuman

*Série Sous le vent du monde*  
Sous le vent du monde\*  
(Qui regarde la montagne au loin)  
Le nom perdu du soleil (Sous le vent du monde\*\*)  
Debout dans le ventre blanc du silence  
(Sous le vent du monde\*\*\*)  
Avant la fin du ciel (Sous le vent du monde\*\*\*\*)

*Collection Présence du Futur*  
Foetus party  
Canyon Street  
La Guerre olympique  
Messager des tempêtes lointaines  
Mourir au hasard  
Les Hommes sans futur (6 vol.)

*Collection Présence du Fantastique*  
Une jeune fille au sourire fragile

*Collection Sueurs Froides*  
La Nuit sur Terre  
Noires racines  
Le Bonheur des sardines

*Collection Présences*  
Une autre saison comme le printemps

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS  
Le Rêve de Lucy, *Points Seuil*, 1997  
Le Rêve de l'enfant tueur, *Points Seuil*, 1999  
La Piste du Dakota, *Éd. Pétrelle*, 1999

**Pierre Pelot**  
collaboration scientifique  
**Yves Coppens**

***AVANT LA FIN  
DU CIEL***

***SOUS LE VENT DU MONDE***

**roman**

**DENOËL**

**Publié avec le concours  
de la Fondation 93 - Ateliers des Sciences -**

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

**© by Éditions Denoël, 2000  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24569.1  
B 24569.2**

Préface  
par Yves Coppens

*Le voici enfin, ce fameux Homme de la vallée du Neander, le premier homme fossile découvert au monde et qui a tant gêné ses inventeurs par son visage boursoufflé, son nez large, son gros bourrelet au-dessus des yeux, son crâne surbaissé, son front, son menton et ses joues en fuite; on attendait de la fouille la confirmation de ce que l'on pensait savoir déjà depuis bien longtemps grâce aux textes révélés, un ancêtre beau! Et voilà que l'Europe, la première consultée, nous livre en Belgique en 1830, à Gibraltar en 1848, en Allemagne en 1856, et puis en Belgique encore, en Croatie, en France..., un homme qui, comme il est laid selon notre conception de l'esthétique (naturellement), va se trouver chargé de tous nos fantasmes de ce que peut être un primitif, bien sûr écarté de notre ascendance : l'Homme de Neandertal sera velu et hirsute, brute et vulgaire, stupide et barbare, cruel et incapable de se tenir tout à fait redressé, incapable même de parler!*

*L'Homme de Neandertal, Homo neandertalensis, est, il est vrai, différent de l'Homme moderne Homo sapiens; il est différent parce qu'il est très « dérivé », et il est très « dérivé » parce qu'il lui est arrivé une histoire peu banale. Né en Afrique tropicale il y a 3 millions d'années, l'Homme premier s'est vite répandu au-delà des limites de son berceau; il a d'abord couvert son continent d'origine puis toute l'Eurasie, de l'Europe à la Chine, et ce dès 2 millions d'années au moins. Mais l'Europe n'étant qu'une étroite péninsule, les glaciations ou les périodes interglaciaires, qui durant ces derniers millions d'années ont rafraîchi ou*



*radouci le climat de la Terre tout en mobilisant son eau ou en la libérant, ont isolé notre petit continent en lui construisant une double barrière du côté de l'Asie, une première de glace, une seconde d'eau à l'est de la première, la première reliant l'inlandsis du Nord-Ouest ou son liséré de permafrost au glacier des Alpes, la seconde joignant la mer Caspienne à la mer d'Azov, à celle de Marmara et à la mer Noire en une seule impressionnante masse liquide. Le peuplement humain de ce far west de l'Eurasie s'est donc trouvé piégé et a subi la dérive génétique normale de toute population coupée de sa population mère — on dit péripatrique. Il en est résulté une Humanité particulière, originale, différente certes mais qui ne méritait pas tous les méchants traits dont on l'a affublée; « les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux »!*

*En fait Neandertal était très civil; il nous étonnerait aujourd'hui par la qualité des divers aspects de sa vie, spirituel, intellectuel, esthétique, technique. Ses connaissances de la pierre et de sa taille n'avaient rien à envier à celles de ses voisins du Proche-Orient ou d'Afrique du Nord; à l'époque où se situe l'histoire que raconte ce livre, il y a 65 000 ans, cet Homme, tourmenté par le mystère de la mort, tente de le conjurer en inhumant, avec de multiples égards, certains des défunts de son entourage et en en consommant d'autres; il n'en néglige pas pour autant les plaisirs des vivants jusqu'aux plus nobles d'entre eux, puisqu'il se pare souvent le corps de bracelets, colliers et chevillères pour séduire, danse au fond de grottes profondes, joue de la flûte et du sifflet, et se constitue, rien que par curiosité, des collections savantes de minéraux et de fossiles. Et dire que d'aucuns pensent encore cet Homme dépourvu de langage!*

*Mais regardez-les et écoutez-les vivre — du moins ceux d'entre eux que ce livre nous révèle —, fascinés par le monde animal si proche et si difficile à pénétrer à la fois, obsédés par la communication, le dialogue, la complicité, attentifs aux humeurs de la terre, du temps, du vent, observez-les ces Èheni et ces Wuoboun*



*dans leurs rapports entre eux et dans ceux qu'ils entretiennent avec leur monde, dans leurs émotions, leurs passions, leurs terreurs, observez-les avec la même acuité et la même sympathie que Pierre Pelot qui, pour nous faire plaisir, vient de revenir de leur pays et de leur temps afin de nous les raconter.*

Y. C



Èheni allait dans le long cri du vent.

Il avait quitté l'anse de la rivière abritée par le grand ravin de roche alors que la lumière blême éclaboussait le ciel traversé de nuages effilochés encore silencieux. Et puis le vent, la voix des blanches et froides montagnes où sont les sources du ciel et de tout ce qui est sous le ciel, était descendu jusqu'à terre.

Èheni avait entendu le vent avant de le voir, avant de le sentir sur sa peau.

Il s'était arrêté de marcher. Écoutant.

Silhouette soudain dressée parmi les arbustes épars au sommet d'une pente d'herbe maigre, le regard levé dans la lumière épaissie vers le déferlement sombre maintenant ininterrompu des nuages. Dans une main le bâton court appointé, dans l'autre les bois de l'*edrouï* tué plusieurs jours auparavant (toute sa chair n'était pas mangée), et la peau de la bête grossièrement écharnée, pas même saupoudrée de la terre rouge qui assouplit, poisseuse encore de son odeur, les pattes nouées sous le menton, portée par-dessus celles qui le vêtaient, épaississant son allure. Écoutant, là, debout. Le cou tendu, reniflant par ses larges narines qui palpitaient lentement...

Aux oreilles de Èheni, pas mieux qu'un murmure, à cet

instant. La voix du vent montait des gorges de la lointaine montagne aux sommets enlisés dans le ciel alourdi, écharpant aux dents noires des arbres, dans les escarpements, des lambeaux de nuages pendus. Comme une bête qui tourne et cherche sa colère.

Écoutant, renflant. Regardant, paupières plissées, courir vers lui le vent sur la forêt, les talus dénudés, sur les herbes durcies et cassées par l'haleine des nuits froides revenues. Le souffle avait fraîchi la sueur de son visage, bu les gouttelettes qui perlaient à son front et sous ses yeux, caressé ses bras et ses jambes nus. Avait emporté le faible grognement échappé d'entre ses lèvres, dans un bref frisson de tout son corps.

Il s'était remis en marche, face au vent, à petites foulées régulières, soutenant d'une main les bois du cerf crochés sur son épaule par l'empaumure d'une des branches.

Et il allait toujours, de cette même allure. La bourrasque qui secouait les entours braillait à ses oreilles. Les hautes pentes et les parois abruptes des lointains n'étaient plus visibles, emportées dans les sombres replis que charriait la fin du jour. Les arbres de la forêt se dressaient gigantesques et secoués de toutes leurs branches par l'empoignade avec les griffes du vent sous le grand remous noir du ciel. Il allait, sans faillir. Les feuilles arrachées volaient autour de lui, des branchages l'atteignaient parfois sans qu'il leur accordât plus d'attention qu'aux ramures cinglantes des buissons fouettant sa course obstinée — comme s'il ne s'en apercevait même pas. Parfois, il marquait un temps, qui n'avait rien d'une hésitation : sa course trottinante reprenait allure de marche ; il resserrait sous son cou les pattes nouées de la peau d'*edrouï* et réajustait ses bois sur l'épaule, renflait le vent ; entre les plis des paupières, son regard acéré fouillait la houle embrouillée et craquante des branches et des cimes.

Il savait où aller.

Ce n'était pas la première fois. Déjà, il était passé ici — mais alors il ne portait pas la peau fraîche de l'*edrouï* sur ses épaules, ni le massacre arraché à son crâne fracassé. Jamais il n'avait fait ce qu'il avait l'intention d'accomplir et aucun Wurehwê — de ceux dont il emmenait une image dans les yeux, en tout cas — ne l'avait fait. Aucune parole de *urehwêwêh* homme ou de *urehwêtoh* femme, ni aucune autre parole d'un quelconque animal portée par le vent n'était venue dire aux oreilles de Èheni qu'un Wurehwê eût jamais accompli ce qu'il avait, lui, décidé.

Les odeurs troussées, nues et froides, étaient celles des feuilles encore aux branches ou bien déjà tombées, des mousses et de la terre où les pieds de Èheni s'enfonçaient parfois jusqu'aux chevilles. Il n'y avait d'autres cris que ceux des arbres empoignés par la bourrasque tourbillonnante, d'autres présences que Èheni, marcheur opiniâtre échevelé, et le vent. À un moment, un vol de grands *tôbumo* blancs avait traversé le ciel sous les nuages barbouillés de lumières blafardes, haut ; à peine s'ils battaient des ailes, sur le courant qui les portait : ils allaient où ils vont toujours, quand le vent gueule et montre les dents du froid. Èheni les avait vus passer — un regard, sans s'arrêter de marcher.

Les cavalantes obscurités nébuleuses avaient hâté l'enfouissement du jour.

Il sortit du bosquet d'arbres blêmes aux longs troncs souples secoués et gémissants ; les feuilles arrachées dissimulaient le sol sous une épaisse couche dorée et lumineuse que troussaient les assauts tournoyants du vent. Le talus plongeait en douceur, recouvert d'épais arbrisseaux de *orukn'qnik* aux baies bleuâtres racornies. Une eau maigre sinuait dans le creux étroit d'une dénivellation et brillait dans la plaie ouverte entre les mottes gazonneuses comme ces fils qui attachent la viande aux os. Au-delà, un autre

talus grimpait vers l'épaisseur forestière qui mélangeait les arbres aux troncs souples à ceux dont les épines plates ne tombent pas des branches, où le front des grands *oruki* sombres s'élevait en un brassement hurleur au-dessus de la tête de Èheni.

Il dévala la pente en quelques bonds, quelques glissades, franchit l'étranglement du ruisseau en sautant de pierre en pierre, s'élança sur la grimpée. Il plantait son bâton, piquait d'un talon puis de l'autre, et chaque effort qui le hissait un peu plus haut tirait de sa gorge un grognement bref, de ses narines un souffle rauque, la force de son corps nouée et dénouée au rythme de la progression. À près qu'il fut entré sous les arbres grondeurs dans une nuit de craquements déjà installée, la brillance du filet d'eau au fond du val s'atténua, sucée dans ses méandres par la terre assombrie, et les ténèbres coulant du ciel et débordant des remous dressés de la forêt se rejoignirent et ensevelirent tout.

Le vent, maintenant, était comme une grande plainte sourde levée sans cesse et rabattue sur les cimes empêtrées dans la nuit. Èheni avançait entre les troncs ; à peine si l'attouchement d'une branche le faisait tressaillir, à peine s'il trébuchait ici ou là contre une racine, un bois pourri. Il traversait sans dévier des buissons et des coulées d'*orkidio* dont les tiges souples épineuses s'accrochaient à ses jambes et aux peaux qui le vêtaient, leurs griffures cuisantes sans le moindre effet sur son allure et sa détermination. Son regard tantôt écarquillé, tantôt plissé, fouillait l'épaisseur des ombres enchevêtrées, et ses hésitations n'étaient guère plus marquées que s'il se fût déplacé en pleine clarté.

Il savait où aller.

Ainsi, marchant de ce pas sans fatigue qui était son nom, comme il marchait depuis qu'il avait quitté les autres au bord de la rivière sous la grande barre de roche, à la plus haute lumière du jour maintenant enterré, Èheni s'enfonça

dans la forêt. Il dégringola des ravins, escalada des pentes, traversa des espaces broussailleux et d'autres où les arbres nus, moins serrés, s'agrippaient à la tourmente noire du ciel entr'aperçu, il franchit des clairières d'herbes hautes fouaillées par les tourbillons râleurs. Si les langues du froid lapaient son visage, léchaient ses jambes et ses bras nus, de la sueur poissait le creux de ses reins, coulait le long de son dos, sous les peaux qui pendaient de ses épaules et lui ceignaient la taille. Sa respiration était devenue rauque, rapide, à petits coups soufflés par la bouche et les narines, pour empêcher la trop vive fraîcheur d'entrer dans sa tête.

La forêt s'ouvrit, comme si elle tombait, du côté de la main de Èheni qui retenait le massacre d'*edroù* sur son épaule. Il s'immobilisa, à l'orée du bois, sur le bord de la faille. Regarda le ciel redevenu visible au-dessus de la trouée dans les cimes, où les nuages continuaient de couler et de rouler avec les plaintes ininterrompues du vent déferlant des montagnes. Regarda la forêt dressée du côté de la main du bâton, regarda la faille écartelée. Il avait retrouvé la rivière, au bout de cette marche coupant à travers prés, boqueteaux et futaies, alors que s'il en avait suivi la rive, comme il l'avait déjà fait, il n'aurait pas atteint cet endroit avant que s'éparpillent les sombres épaisseurs de *tobusobo*. Des fourmillements montaient dans ses jambes et dans sa poitrine, comme si la force qui avait poussé ses pas jusqu'ici retenait son souffle tandis que fraîchissait la sueur de son dos séchée par l'haleine du vent insinuée sous les peaux. Il laissa glisser longuement son regard étréci sur la rivière : elle était large, frisée de luisants remous là où les pierres émergeaient, bordée de sable blême de part et d'autre de la vaste courbe qui s'enfonçait, entre les talus des rives, dans les masses informes, embrouillées, hérissées et vibrantes, de la forêt.

Quelque chose bougea, sur la berge découverte, attirant



le regard de Èheni. Il s'accroupit vivement dans les herbes... qui lui cachèrent la rivière. Se redressa lentement, le dos courbé, puis debout. Le point mouvant qu'il avait cru remarquer avait disparu.

Il attendit, humant le vent pour saisir une trace de la présence entrevue... s'il avait bien vu cette présence. Son regard fixant la bordure pâle de l'eau se brouillait de larmes. Dans les odeurs emmêlées et tournoyantes, celle du feu le frôla.

*Ohr.*

Et glissa et s'envola aussitôt, raidissant l'esquisse d'un nouvel accroupissement...

Mais sans doute n'était-ce que l'image d'une odeur de *ohr* cachée dans ses narines depuis longtemps, l'image d'une odeur de *ohr* emportée avec lui depuis l'abri sous la grande paroi de roche, et que le vent d'ici avait réveillée...

Èheni demeura longtemps immobile sous les peaux bruisantes fouettées par le vent. Quand il se remit en marche, il ne descendit pas la pente vers la rivière mais suivit la crête en retrait jusqu'au bout des hautes herbes; le ciel noir se déchira à l'instant où il pénétrait de nouveau sous le couvert de la forêt, la clarté livide d'*usobo* déchira les nuages et se répandit sur la rivière qu'elle rendit éblouissante.

Sous les arbres, la froide luminescence s'abattit en une pluie d'éclats pierreux sur les ombres secouées, pelant les troncs, tailladant les branches et cinglant l'épaisse silhouette de Èheni qui se hâtait, courbé — le massacre d'*edroü* qu'il portait sur l'épaule jaillissait comme une étrange crête acérée... —, la bouche ouverte dans la brousse de poils roussâtres, le regard enfoui, brillant, sous la barre noueuse du front. Si à aucun moment de sa marche diurne il n'avait hésité, la nuit ne l'entravait pas davantage : son allure n'avait pas changé, il fonçait droit dans les sourdes ténèbres écla-boussées de lune, indifférent aux lamentations du vent,

levant les yeux de temps à autre vers les nues, à travers les ramures embrouillées où les grasses fumées du ciel qui filaient toujours aussi vite s'ouvraient maintenant en larges déchirures. Il marchait. Les vagues de nuit dense succédant aux éclaircies crues le submergeaient sans jamais l'ensevelir et le retrouvaient emporté par d'infatigables enjambées. Il marchait, comme c'était son nom.

Les arbres aux épines plates et sombres étaient moins serrés, remplacés par des *oruki* dénudés aux grands troncs blafards pareils à des entailles vives, et d'autres aux corps épais et branches massives noueuses comme autant de bras tordus et de mains brandies, et d'autres encore : ceux dont le feuillage, bien que sec et friable, demeure jusqu'aux nouvelles pousses d'après les longues neiges. Quand Èheni était passé ici, déjà, le bruit froissé des feuilles sous ses pas était le même — mais le vent, cette fois-là, ne gueulait pas comme il gueulait maintenant.

Il entendit le premier cri.

Loin, haché par la tourmente. Mais il l'entendit. Un grognement satisfait roula dans sa gorge et il hâta le pas. Il louvoya parmi les touffes de buissons, traversa des coulées de hautes herbes aux chevelures de feuilles sèches qu'il écartait avec son bâton. Il retrouva la trace de tiges fauchées à son précédent passage et, entre les pierres, les ronces rampantes qui l'avaient fait tomber — dont il gardait la marque déchirée sur le cou-de-pied. Il ne tomba pas. Fut au sommet de la pente douce, à l'orée des herbes bruissantes que le vent embrouillait.

Il s'arrêta.

La trouée dans les arbres s'évasait devant lui, vaste et creuse, aspergée des clartés fades d'*usobo* giclant par une brèche dans les nuages. Les herbes recouvraient la clairière jusqu'aux broussailles de la lisière. La terre était molle, à l'endroit où se perdait un maigre ruisseau sans voix — Èheni

n'en voyait rien, mais il savait, il s'y était enfoncé jusqu'aux genoux, cette fois d'avant.

Il s'accroupit. Décrocha de son épaule les grandes cornes d'*edrouï* et les posa au sol, devant lui. Puis le bâton appointé, à côté.

Le vent tournait et bondissait partout à la fois, rabattant les herbes sur Èheni et le découvrant l'instant d'après, le claquant de face, puis l'ébouriffant par-derrière. La seule odeur que portait son tourbillon était celle de la terre humide et des herbes et des arbres.

Les pas qui l'avaient conduit jusqu'ici, depuis l'anse de la rivière où les Wurehwê avaient dressé l'abri, pesaient dans ses jambes et son dos; il les sentait fourmiller autour de la force qui battait en lui. La chaleur dans sa poitrine et les brûlures piquantes au fond de sa gorge s'estompaient, et le froid de la terre traversa les peaux de *neouk* détrempées dont il avait enveloppé ses pieds; il remuait les orteils, portait le poids de son corps d'une jambe sur l'autre pour repousser l'engourdissement.

Il attendait.

Le froid entraît dans sa tête, serrant son front. Parcouru de frissons que le vent lécheur insinuait sous les peaux, il ôta cependant celle de l'*edrouï* nouée par les pattes autour de son cou et l'étendit sur la ramure, côté écharné en dessous. Toujours accroupi, il recula d'un pas et se posta derrière la peau.

La nuit coulait, noire et épaisse, lacérée de fulgurantes clartés. L'orée de la clairière restait opaque, vide, striée par la pâleur des troncs au-delà des broussailles agitées.

Le cri retentit de nouveau. Nettement. Loin encore, mais cependant plus proche que la première fois.

Èheni tressaillit. Portée sur le bord du vent, la présence des bêtes lui toucha les narines. Il releva la tête et tressaillit encore. Et puis un autre cri, sourd, ronflant. Dans le sombre

visage du Wurehwê accroupi, les yeux brillèrent. Il changea de position, s'agenouilla, mains posées, ouvertes, sur ses cuisses larges qu'il se mit à frotter lentement pour faire revenir la chaleur. Il écoutait, il reniflait. Les présences étaient là, bondissantes, glissant dans les courants du vent, elles s'approchaient; il les voyait dans l'autre nuit de sa tête enfermée sous les paupières closes. Il les attendait. Depuis la haute lumière d'*usob* dans le ciel jusqu'à maintenant, il avait marché pour les rencontrer et faire ce que jamais aucun Wurehwê n'avait fait.

Et il le ferait pour que les Wurehwê ne tombent plus en crachant leur force par le nez et la bouche, pour qu'ils redeviennent ce qu'ils étaient avant, quand ils étaient une bande pareille à celles des *edroütobur* et des *edroü*, quand ils disaient non seulement les paroles des Wurehwê mais aussi les paroles que disent les bêtes, et les paroles de *tob* la terre, et celles d'*ewü* le ciel, sous le grand souffle de qui viennent et s'en vont les Wurehwê et les bêtes.

Car les Wurehwê ne savaient plus.

Les paroles qui disent et sont reprises de bouche en bouche s'étaient éteintes, noircies au creux des lèvres craquelées de ceux que la force avait quittés par le nez et la gorge après avoir déchiré le dedans de la poitrine, et qui s'étaient couchés, froids sur la terre froide, et ne s'étaient plus relevés. Et le froid dur les avait empêchés de reprendre sous la terre la trace qui les eût reconduits où ils étaient avant que le ventre d'une femme les appelle pour en faire des Wurehwê plutôt que des *edroü* ou des *n'oroüqê* ou des *neouk* ou des *oukêni* ou toute autre bête. Les Wurehwê qui restaient maintenant n'étaient pas plus que les doigts d'une seule main, pas davantage, alors que les arbres crachaient leurs feuilles et que le froid des neiges et des eaux dures les avait une fois encore rattrapés dans leur fuite.

Tête baissée, paupières closes, Èheni attendait la horde

de femelles. Il les savait plus nombreuses que tous ses doigts. Le vent qui courbait les grandes herbes autour de lui allait moins vite dans les arbres, fatigué de ses galopades, et n'éparpillait plus en tous sens les odeurs des *edroütobur* : groupées et fortes, elles approchaient. Il les *voyait*, serrées en petits groupes, et celle qui les conduisait allant de l'une à l'autre, s'arrêtant, levant la tête, les oreilles dressées, humant de ses naseaux humides l'air odorant. Il appela, lèvres à peine écartées :

— *Edroütobur...*

Les appela, bouche fermée, et il les voyait descendre une pente, voyait leurs croupes pâles ondoyantes comme si elles coulaient parmi les buissons. Les appela encore, encore...

Au cri sourd de l'*edroü*, il rouvrit les yeux. La clairière était vide et vide sa lisière mangée par l'ombre épaissie, vent retombé, sous un ciel taillé dans une noirceur compacte. Le cri monta, long, puis hoquetant, grave, rauque et déchiré. Il y en eut un autre, pour lui répondre, plus proche. Et le premier mâle brama son défi.

Èheni se redressa lentement. Ses doigts engourdis, ses pieds pétris de la terre froide dans laquelle ils étaient enfoncés. Il réchauffa un instant ses mains jointes entre ses jambes, puis dénoua les lanières qui maintenaient les peaux autour de sa taille et sur ses épaules et roula les peaux en un petit tas qu'il repoussa dans les herbes, puis retira celles, lourdes des boues traversées dans sa marche, qui enveloppaient ses pieds. Un trait de ciel éclairci tombé des nuages et filant sur les herbes bruissantes toucha son corps dénudé, en fit une étrange et soudaine excroissance pâle émergée du sol, massive et fragile à la fois, figée sous le grand poids gueulard de la nuit. Il prit, sur le massacre, la peau entière de l'*edroü*, l'attacha avec les lanières à son cou et sur ses épaules, laissant retomber les pattes antérieures sur ses bras. L'arrière-train de la dépouille touchait ses talons. Il rabattit





65 000 ans avant notre ère, les Wurehwê, hommes de Neandertal, vivent sur un territoire qui bien plus tard s'appellera la France. Le froid descendu de la Source du vent et de la Bouche du ciel s'étend, et les troupeaux nourriciers fuient vers le sud, laissant les hommes démunis.

Alors Èheni (Celui qui marche) décide d'accomplir l'inimaginable, afin de sauver ses compagnons, de leur redonner la force d'avant le froid et la maladie, en renouant le dialogue perdu avec les animaux.

Il va nourrir de sa force le ventre de l'edroÛtohur, la biche meneuse de harde, pour que de ce ventre naisse un fils à la fois homme et cerf, qui saura parler aux hommes et aux animaux, les réconcilier comme aux temps anciens. Le drame va se nouer autour de cette transgression. Rejeté par les siens, Èheni, emporté par une formidable aventure mêlant « ceux de la forêt » et « ceux des deux rivières en une », ira au bout de sa folie jusqu'avant la fin du ciel.

« Regardez-les et écoutez-les vivre, avec la même acuité et la même sympathie que Pierre Pelot qui, pour nous faire plaisir, vient de revenir de leur pays et de leur temps afin de nous les raconter. »

*Professeur Yves Coppens.*

Dans la série *Sous le vent du monde* ont déjà paru :

*Qui regarde la montagne au loin* (-1 700 000 ans dans la faille du Rift en Afrique, Homo rudolfensis et Homo habilis).


*Le Nom perdu du soleil* (-un million d'années dans les montagnes de l'actuelle Birmanie, Homo erectus).

*Debout dans le ventre blanc du silence* (-380 000 ans en Europe centrale, Homo erectus pré-sapiens).

À venir : *Ceux qui parlent au bord de la pierre.*

Illustration de couverture  
© Pierre Pelot

DENOËL

B 24569.2  2.00  
ISBN 2.207.24569.1  
125 FF TTC

